

no della necessità è fin dall'inizio riservato al piano ontologico delle essenze ("Das Wesen der Dinge ist nothwendig", § 38), mentre decisivo risulta quello dell'esistenza, come si dice nel § 14 ("Was Würcklichkeit ist"), in cui compare per la prima volta il richiamo a Dio, "als des nothwendigen und selbständigen Wesens".

Come il lettore avrà notato, forse proprio qui, nell'utilizzo del termine *Wesen*, si racchiude lo snodo delle difficoltà che poi Kant svilupperà nella sua critica all'*Essere necessario*. Si tratta appunto di chiarire se il riferimento principale sia quello al piano dell'essenza oppure a quello della realtà concreta, alla *realitas* del concetto oppure alla concreta *Wirklichkeit* dell'esistenza.

« Inné » et « acquis », « épigénétique » et « préformé »: conflits antinomiques et solutions réciproques

.....
Ubirajara Rancan de Azevedo Marques
Departamento de Filosofia,
UNESP, Marília
(Brazil)

Il s'agit ici de présenter les conflits entre l'« inné » et l'« acquis », d'un côté, et l'« épigénétique » et le « préformé » de l'autre côté.¹ Telles sont, en effet, les deux premières parties de cet exposé. En ce qui concerne la troisième, il s'agira d'évaluer la portée réciproque des solutions tacitement avancées par Kant pour ces deux conflits.

I. De l'inné *versus* l'acquis à l'acquisition originaire

On sait que dans bien d'œuvres, bien des *Réflexions* et bien des *Leçons* de Kant, tout au long de sa vie et concernant différents thèmes, on trouve des considérations à propos des formes de surgissement des représentations élémentaires, surtout dans la *Disserta-*

¹ Le texte suivant fait partie d'une recherche en cours appuyée par la Fondation d'Appui à la Recherche de l'État de São Paulo [FAPESP]. Tous les références aux écrits de Kant publiés par l'*Akademie-Ausgabe* adoptent les sigles proposés par la *Kant-Forschungsstelle Mainz*. Quand il n'y a pas de sigle proposée, je cite le titre entier.

tion de 1770 et dans le *Streitschrift* contre Eberhard. Dans la majorité des cas, la question est abordée à travers un cadre traditionnel dans lequel s'opposent l'inné et l'acquis. Un tel fait indique la permanence, chez Kant, d'une scène de fond dont la précarité avait été déjà dénoncé par Hume et en quelque mesure aussi par Tetens. Selon l'auteur écossais, en effet,

[...] the present question concerning the precedence of our impressions or ideas, is the same with what has made so much noise in other terms, when it has been disputed whether there be any INNATE IDEAS, or whether all ideas be derived from sensation and reflexion.¹

D'après le « Locke allemand », en outre:

Il était manifestement un malentendu entre lui [Leibniz] et Locke – bien que non pas dans le tout, mais dans la plus grande partie – ce qui était au fond de leur conflit sur les idées innées.²

Toutefois, la subsistance chez Kant d'un cadre à peu près outrepassé des formes de surgissement des représentations élémentaires ne signifie pas l'adhésion du philosophe, soit à quelqu'un de ses termes, soit à la prétendue disjonction qu'y les exhibe, ni surtout, malgré les apparences, la preuve indirecte que l'opposition *a-priori* versus *a-posteriori* ne si-

gnalerait qu'une simple modulation devant l'inné et l'acquis.

D'autre part, la *Critique de la raison pure*, au-delà du fait qu'elle ne prolonge pas la question de l'origine des représentations élémentaires, – et c'est même un peu dommage qu'elle ne le fasse pas –, n'enregistre non plus le vocable « inné » dans aucune des formes par lesquelles Kant l'emploie,³ ni même des expressions qui, employées ici et là par le philosophe, fissent allusion à lui.⁴ En principe, cela s'accorde à merveille avec les positions de Kant lui-même. Ainsi, au milieu des années 70, dans les *Leçons de métaphysique* [Pöhlitz], par exemple, on lit:

[...] d'où viennent [les concepts] jusqu'à l'entendement? On ne peut pas les admettre comme incréées [unerschaffen] et non-nés [ungebohren], parce que cela mettrait fin à toute recherche et c'est bien anti-philosophique [unphilosophisch]. S'ils sont innés [angeboren], alors ils sont des révélations [Offenbarungen].

De même, dans les *Leçons sur l'encyclopédie philosophique* [Friedländer] on trouve une condamnation du même type: « Admettre quelque chose comme innée [angeboren], c'est bien contraire à la philosophie. » Un peu plus avant dans ce même écrit: « Recourir à l'inné [angeboren], c'est la *sacra ancora* de l'ignorance et de la décadence des philosophes. »⁵

¹ HUME, David. *A Treatise of Human Nature*. In: id. *The Philosophical Works of David Hume*. Boston: Little, Brown and Company, 1854; p. 21.

² TETENS, Johann Nicolaus. *Philosophische Versuche über die menschliche Natur und ihre Entwicklung*. Leipzig: M. G. Weidmanns Erben und Reich, 1777; v. I, p. 338.

³ « angeboren »; « angeborene »; « eingeboren »; « eingeborne »; « conatus »; « innatus ».

⁴ « anerschaffen »; « unerschaffen ».

⁵ KANT, Immanuel. PhEnz, AA 29: 16.

Dans le côté de la littérature secondaire [où les références sont assez abondantes], Rudolf Eisler, dans l'entrée « inné » [*Angeboren*] de son *Dictionnaire de concepts philosophiques*, affirme, relativement à l'*a-priori* et à l'inné, que « l'*a-priori* [...] n'a rien à voir, en soi et par soi, avec l'inné; celui-là est logique; celui-ci, psychophysique. »¹ Si on laisse de côté la caractérisation de l'inné comme « psychophysique », l'affirmation de Eisler est alors un lieu commun de l'herméneutique kantienne, au moins pour ceux qui acceptent le rapport selon lequel l'*a-priori* est pour le « logique » ce que l'inné est pour le « psychologique ». Immédiatement après, pourtant, Eisler ajoute: « Cependant, Kant met quelque fois les deux concepts en relation entre eux. »² À vrai dire, quoiqu'il ne l'eût jamais fait, cela n'aurait pas évité que l'inné et l'*a-priori* devinssent dorénavant apparentés, on peut presque dire pour toujours.

De même, dans les années 1780 surtout et à propos de l'origine des concepts Kant emploie assez fréquemment l'expression: « nicht in der Erfahrung » [quelquefois aussi: « gar nicht in der Erfahrung »]. L'insuffisance définitionnelle de cette négation pourrait peut-être signifier une indication de prudence, aussi une difficulté, voire un manque d'intérêt pour la question, la question tout simplement de l'origine. Quoi qu'il en soit, cette insuffisance, à côté de l'insuffisance de principe déjà due à l'expression « *a-priori* » a contaminé les lectures sur l'origine des représentations élémen-

taires chez Kant, et, comme on sait, a rapproché l'*a-priori* kantien du « virtuellement-inné » de Leibniz.

Cependant, on sait aussi – au moins d'après la « Réponse à Eberhard » – qu'il y a une « acquisition originaire [*ursprüngliche Erwerbung*] », dont la dénomination réunit, comme dans un oxymore, les possibilités en principe contraires de l'acquis [acquisition] et de l'inné [originaire].

Mais déjà la première *Critique* employait les mots « originaire [*ursprünglich*] » et « dérivé [*abgeleitet*] », bien que différemment de la *Réponse*, sans distinguer entre une « *acquisitio originaria* » et une « *acquisitio derivativa* » et dans des contextes non directement polémiques. Dans ce sens, l'espace et le temps sont dits des « conditions originairement ajoutés au sujet [dem Subject ursprünglich anhängenden Bedingungen], »³ et aussi « la forme originaire de la sensibilité, le mode originaire comme nous sommes affectés par les objets ». ⁴ Du temps, aussi, il est dit qu'il « a originairement son fondement » dans le sujet. ⁵ De même, immédiatement après la table des catégories, – dans un passage dans lequel, pourtant, Kant a supprimé dans son exemplaire de l'œuvre justement l'adverbe « originairement » – on lit que la table des catégories est « l'indication de toutes les concepts originairement purs de la synthèse, lesquels concepts l'entendement contient *a priori* en lui [...] ». ⁶

³ KANT, KrV, B 60.

⁴ Id., AA 28: 178.

⁵ Id., KrV, B 422

⁶ Ibid., A 80; B 106.

¹ EISLER, Rudolf. *Wörterbuch der philosophischen Begriffe*. Berlin: Mittler, 1927; p. 50.

² Ibid.

Dans la première citation, dans laquelle l'espace et le temps sont présentés comme des « conditions originairement ajoutés au sujet », la portée conceptuelle de l'adverbe « originairement » y est en principe limitée, parce que « originairement » qualifie « ajoutés », c'est-à-dire, ce qui serait *en plus*, bien que, dans ce cas, on ne puisse aucunement dire que l'espace et le temps aient été *ajoutés* au sujet, vu que les deux sont constitutifs de sa faculté de connaître. Dans le dernier exemple, de la même manière, on trouve les termes « originaire », « purs » et « *a-priori* » tous réunis en fonction de la même allégation, c'est-à-dire la présence autochtone, dans l'entendement, des catégories dont la table vient d'être établie. Dans un tel cas, les significations de ces expressions semblent être tout à fait communes, ce que ne contribue à clarifier ni les vocables ni les concepts.

Dans la *Dissertation* de 1770, par ailleurs, la question de l'origine, dirigée au temps et à l'espace, était posée d'une façon directement polémique, à la fin de la Section III du texte, bien qu'avec une tonalité symptomatiquement indifférentiste:

Enfin une question se présente, comme d'elle-même, à l'esprit de chacun: l'un et l'autre concept sont-ils *innés* ou *acquis*? La seconde hypothèse paraît déjà réfutée par nos démonstrations précédentes; mais la première fraie le chemin à une philosophie paresseuse, proclamant l'inutilité de toute recherche ultérieure, et se contentant de faire appel à une cause première: il faut donc se garder de l'admettre à la légère. Ce qu'il faut dire, c'est que les *deux concepts* sont sans aucun doute *acquis*, non point qu'ils soient abstraits des objets des sens [...], mais ils sont abstraits de l'action même par laquelle l'esprit coordonne, selon des lois permanentes, ses sensations; ce sont des sortes de types immua-

bles, qui doivent donc être connus intuitivement. Les sensations, sans doute, provoquent cet acte de l'esprit, mais elles ne donnent pas l'intuition; il n'y a donc d'inné que la loi de l'âme selon laquelle elle unit, selon un rapport déterminé, les sensations qui lui viennent de la présence d'un objet.¹

À côté d'une impostation que par rapport aux termes de la querelle de l'innéisme on pourrait définir comme déconstructionniste, on note aussi que la prudence de Kant à propos de l'option innéiste [« il faut [...] se garder de l'admettre à la légère »] reprend la critique de Leibniz à l'*ignava ratio*, un thème déjà présent dans le *Beweisgrund* et qui sera repris dans la *Raison pure*. L'admission de l'option acquisitionniste impose un renouvellement du *plan* de l'acquisition, lequel est dorénavant interne, subjectif, mais non du concept, dont la caractéristique par excellence *active* le met en opposition avec la paresse innéiste. D'un autre côté, cette même acquisition fait appel à « des lois permanentes », lesquelles coïncident avec la « loi incluse dans l'esprit », mentionnée auparavant dans la même *Dissertatio*,² et bien aussi avec la « loi de l'âme », l'unique chose qu'on peut réputer comme inné dans la sphère de la connaissance.

En commentant l'expression « lois stables et innées »,³ utilisée par Kant dans le § 4 de la *Dissertation* de 1770, Ferdinand Alquié, dans une note à sa traduction du même texte, affirme que « Kant n'est [...] pas sorti du psychologisme. Il ne distingue pas encore *a priori*

¹ Id., *Œuvres Philosophiques* [dorénavant OP]. Paris: Gallimard, 1980; I, p. 658.

² Id., AA 02: 393 / OP, I, p. 638.

³ Id., OP, I, p. 638.

et inné. »¹ Sans être d'accord avec le commentateur français sur le supposé « psychologisme » de Kant dans la *Dissertation* [c'est la même position déjà soutenue auparavant par Windelband, par exemple],² est-ce qu'on peut vraiment dire que le philosophe n'ait pas *encore* distingué *a priori* et inné? Je ne le crois pas, c'est-à-dire, je ne crois pas qu'il ait distingué l'un de l'autre *une fois pour toutes, dans la Dissertation ou ailleurs*. Mais cela ne me porte pas à dire que, *alors*, Kant ne *pratique* pas – et très nettement – cette distinction. Cela ne me porte qu'à dire qu'il n'est pas été suffisamment hygiénique ou assez claire dans l'utilisation de certains termes, par exemple « inné », « acquis », « originaire », « *a priori* ». Mais je crois quand même que l'« acquisition originaire » peut être le moyen par lequel on peut écarter en général le supposé innéisme psychologue de la part de Kant, cette forme d'acquisition étant sa réponse à la prétendue disjonctivité radicale de l'inné et de l'acquis. D'ailleurs, je pense que la *Dissertation* ne peut pas être accusée de présenter un point de vue innéiste-psychologue *du fait* qu'elle affirme des « lois stables et innées ». Quand Kant écrit dans son exemplaire de la *Critique de la raison pure*: « *Lex originaria*: concept de l'entendement »,³ il n'est pas si loin du vocabulaire de la *Dissertation*, bien qu'alors on ne leur impu-

terait pas un point de vue innéiste-psychologue. De même, dans cet exemplaire personnel de la première Critique, quelques lignes après cette affirmation, il s'interroge, à propos des catégories: « D'où surgissent-elles? [Woher entspringen sie?] »⁴, ce qui témoigne de la présence d'une question commune entre ces deux œuvres.

Sans que je puisse à présent considérer tous les données historiques et toutes les conséquences systématiques liées à ce problème-là, je voudrais quand même faire référence à la *Métaphysique* de Baumgarten, tout particulièrement à son § 577, dans lequel on lit:

Les aptitudes de l'âme qui ne dépendent pas de l'exercice*) mais seulement de la nature sont dites *innées***) (ce sont les dispositions naturelles); celles qui dépendent de l'exercice sont dites *acquises****); on nomme *infuses*****) les aptitudes supranaturelles, et *théoriques* les aptitudes qui ressortent aux facultés de connaissance.⁵

Dans cette classification, inné semble recouvrir la même signification qu'il a dans son usage positif par Kant. Tout au contraire, l'usage négatif du mot par le philosophe y

¹ Id., OP, I, p. 1543-1544, n. 3.

² WINDELBAND, W. «Über die verschiedenen Phasen der Kantischen Lehre vom Ding-an-sich». In: *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, No. 2 (1877), p. 224-266.

³ KANT, *Selbständige Reflexionen im Handexemplar der Kritik der reinen Vernunft (A)*, AA 23: 25.

⁴ Ibid.

⁵ BAUMGARTEN, Alexander Gottlieb. *Esthétique, précédée des Méditations philosophiques sur quelques sujets se rapportant à l'essence du poème et de la Métaphysique*. Trad., présentation et notes par Jean-Yves Pranchère. Paris: L'Herne, 1988; p. 102. Cette édition ne cite pas la traduction allemande, proposée par Baumgarten lui-même, des quelques mots latins employés dans ce passage de la *Métaphysique*: « [↗] Exercice [Übung] [↗] Innées [angeborene] [↗] Acquises [erworbene] [↗] aptitudes divines de l'âme [göttliche Fertigkeiten der Seele] . »

paraît le même signalé par Baumgarten au « infus », c'est-à-dire à ce qui provient du ou est infusé par le surnaturel.

Si, en effet, on lit l'Introduction de la *Métaphysique des Mœurs*, on y trouve l'expression « aptitude acquise de la raison [*erworbene Fertigkeit der Vernunft*] », qui on peut interpréter comme faisant allusion à la formule « aptitudes divines de l'âme [*göttliche Fertigkeiten der Seele*] » proposée par Baumgarten. Et voici le passage de Kant:

[...] l'arbitre humain est tel qu'il est en vérité affecté par les stimulations, mais non déterminé [par elles], et, partant, [il] n'est pas pour soi pure (sans aptitude acquise de la raison), mais il peut être déterminé aux actions à partir de la volonté pure.¹

Ainsi, aux « aptitudes divines de l'âme », implantées par le Créateur, on peut opposer l'« aptitude acquise de la raison », laquelle résulte d'une acquisition par la raison humaine. Une telle acquisition est fondamentalement différente de celle qui dans le passage de Baumgarten correspond aux aptitudes dépendantes de l'exercice. D'ailleurs, on peut aussi rapprocher l'infus dans ce passage-là de la *Métaphysique* de Baumgarten du sens d'« implanté [*eingepflanzt*] » chez Kant.

Si l'en est ainsi, on peut trouver dans la *Réponse à Eberhard* un usage spéculatif positif d'inné qui ne se confonde pas avec l'infus. Voici le passage bien connu de la *Réponse*:

La Critique refuse absolument les représentations naturelles ou innées; elle les considère toutes comme ac-

quises, qu'elles appartiennent à l'intuition ou aux concepts de l'entendement. Mais il existe également (comme disent les professeurs de droit naturel) une acquisition originelle, par conséquent aussi de ce qui n'existait pas encore auparavant, de ce qui n'a fait partie d'aucune chose avant cette action. Telle est, suivant la Critique, premièrement la forme des choses dans l'espace et dans le temps, deuxièmement l'unité synthétique du divers en concepts; car, aucune des deux n'est tirée des objets comme donnée en eux-mêmes, par notre pouvoir de connaître; celui-ci y arrive de lui-même a priori. Il doit cependant y avoir dans le sujet un principe qui fait que les représentations conçues naissent ainsi et non autrement et, de plus, qu'elles peuvent se rapporter à des objets qui ne sont pas encore donnés; ce principe, du moins, est inné.²

Dans la *Religion* aussi, inné [« angeboren » / « angeborne »] est employé dans un sens positif. En réalité, il y est employé dans un sens toujours positif, ce qui, compte tenu de l'utilisation ambiguë de l'expression chez Kant, fait de cette œuvre – à côté de la *Métaphysique des Mœurs* – un cas spécial dans le *corpus* kantien tout entier. De fait, on trouve dans le texte de la *Religion* surtout deux passages dans lesquelles l'emploi d'inné est justifié et délimité, ce que, au-delà de donner un peu de lumière à la signification positive générale de ce concept chez Kant, permet aussi de l'aligner avec l'usage qui en a été fait bien auparavant dans la *Dissertation*. En dehors de cela, dans l'une de ces deux passages il y a aussi une possible référence à l'« acquisition originelle », déjà métaphoriquement employée par

¹ KANT, MS, AA 06: 213.

² Id., *Réponse à Eberhard*. Traduction par Roger Kempf. Paris: Jean Vrin, 1959; p. 71.

le philosophe dans la “Réponse à Eberhard”.
Les voici ces deux passages:

“[...] le bien ou le mal dans l’homme (comme fondement subjectif premier de l’adhésion de telle ou telle maxime par rapport à la loi morale) ne peuvent donc être dits qu’innés [“angeboren”], mais dans ce seul sens qu’ils sont, avant tout usage de la liberté dans l’expérience (depuis la prime jeunesse en revenant en arrière jusqu’à la naissance), situés au fondement et qu’on se les représente comme existant dans l’homme dès la naissance, sans pourtant que la naissance en soit la cause.”¹

Je passe à la deuxième citation:

Posséder l’une ou l’autre intention par nature comme disposition innée [angeborene] ne signifie pas qu’elle ne soit pas acquise [erworben] par l’homme qui la cultive et qu’il n’en puisse être l’auteur; cela veut seulement dire qu’elle n’est pas acquise dans le temps [nicht in der Zeit erworben sei] [...] ²

Dans le premier passage cité, inné vaut comme fondement subjectif. Même si sa représentation est liée à la naissance de l’homme, elle n’indique pas une origine empirique. Dans cette acception, elle est simplement synonyme d’« *a-priori* » – une « [...] connaissance, rappelons-le, indépendante de l’expérience et même de toutes les impressions des sens [...] »³ –, appartenant ainsi au genre des connaissances qui

ne sont absolument pas acquis par les sens, mais ont leur fondement dans la nature constante de la capacité

de penser de l’âme et peuvent être nommés des représentations pures.⁴

Dans le second des deux textes de la *Religion* rappelés plus haut, où Kant semble évoquer l’« acquisition originaire », l’inné est imputé à l’homme, son « auteur ». Dans ce sens, acquérir originairement, c’est prendre possession de ce qui n’avait jamais existé auparavant et de ce qui n’a jamais été possédé. En fait, selon le § 10 de la *Doctrine du Droit*,

[j]’acquiers quelque chose quand je fais (*efficio*) que quelque chose devienne *mien*. Est originairement mien cet *extérieur* qui, sans même d’acte juridique, est mien. Mais est originaire une acquisition qui n’est pas dérivée du sien d’un autre.⁵

De cette seconde citation, donc, on peut conclure qu’il y aura une autre forme d’acquisition, et qu’elle sera non temporelle [ayant présent ce qu’on lit plus en bas dans le texte, il s’agit d’y distinguer entre une « origine rationnelle [*Vernunftursprung*] » et une « origine temporelle [*Zeitursprung*] ».

En conséquence, ce qui est acquis par moyen de « l’acquisition originaire » ne peut pas être immédiatement objet de conscience, puisque, pour être tel, on devrait avoir *déjà* ce qui n’est pas *encore* acquis, c’est-à-dire le temps.

Radicalement élémentaire, néanmoins, « l’acquisition originaire » semble ne peut pas être exécutée par le sujet de la connaissance. Mais si elle dût être exécutée par un intellect archétypique, quelle différence il y aurait en-

¹ Id., OP, II, p. 32.

² Ibid., p. 36.

³ Id., KrV, B 2.

⁴ Id., Refl, AA 17: 364.

⁵ Id., OP, III, p. 511.

tre l'originellement-acquis et l'infus? Si l'espace, le temps et les catégories fussent instantanément créés par un intellect archétypique qui les infusât dans l'âme humaine, comment l'homme les pourrait acquérir originellement sans se limiter d'avance à une passivité définitivement compromettante? Or, on peut dire que l'expérience, au contraire de seulement provoquer l'actualisation de ce qui, comme tel, est déjà en nous, provoque la production, l'acquisition originale, par l'homme, de ce qui, comme tel, n'est pas encore en nous. Bien sûr, l'homme le fait, toutefois, d'après le fondement inné, l'élément constitutif par excellence de notre subjectivité.

II. De l'épigénèse" *versus* la préformation à la préformation générique

En ce qui concerne le conflit entre l'épigénétique et le préformé, je vais l'aborder à partir de la thèse défendue par John Zammito dans son essai « La persistante ambivalence de Kant à propos de l'épigénèse: 1764-90 », à laquelle j'entends m'opposer. Bien sûr, je ne pourrai pas commenter son texte jusqu'au bout, mais je voudrais quand même avancer quelques observations à son égard.

« Qu'est-ce qui en général a attiré Kant pour l'épigénèse? », se demande Zammito. La première réponse, dit-il, c'est que Kant a pris le terme de Herder.¹ Si, toutefois, on admet la

datation établie par Adickes pour les *Reflexionen*, cette première réponse serait inexacte, une fois que l'œuvre de Herder, publiée en 1784, aurait été précédée au moins des dix *Reflexions*, qui, dès 1769 environ, auraient fait usage du même terme.

De toute façon, la date qu'on peut inférer de la position manifeste par Zammito a en vue les comptes rendus de Kant sur les *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, de Herder, publiés en 1785, dans un desquels on trouverait *pour la première fois* – voilà ce qui pense Zammito et aussi ce qui pense Phillip Sloan – le mot d'« épigénèse ». Notons cependant que ce mot y est une seule fois, et dans une citation de l'œuvre de Herder, et non dans une observation de Kant lui-même. Mais si on accepte la datation proposée par Adickes [laquelle en aucun moment est explicitement contestée par Zammito], l'affirmation de Zammito devient fausse, vu que la plus grande partie des *Reflexions* dans lesquelles l'épigénèse est nommée auront été manuscrites avant 1786.

Avant, Zammito rappelait un passage du texte *Des différentes races humaines*, dans lequel Kant définit germes et dispositions naturelles, et dont l'importance, déjà signalée par Sloan, est acceptée par lui. Voici les définitions rapportées:

Les fondements d'une évolution déterminée, posés dans la nature d'un corps organique (d'une plante ou d'un animal), quand cette évolution concerne les parties séparés, [tels fondements] s'appellent germes;

¹ ZAMMITO, John. Kant's Persistent Ambivalence toward Epigenesis, 1764-90. In: HUNEMAN, Philippe [Ed.]. *Understanding Purpose. Kant and the Phi-*

losophy of Biology. Rochester: University of Rochester Press, 2007; p. 59.

mais, quand [tels fondements] concernent seulement la grandeur ou la proportion des parties entre elles, je les appelle dispositions naturelles.¹

Selon Sloan, à propos de ce même passage,

[s]i le langage des *Keime* préformés est amplement trouvé dans les littératures embryologique et philosophique allemandes, après 1760, dans le sens de Haller-Bonnet, le concept de *Anlage* dans un usage technique embryologique est bien moins commun. Je suggère que la conjonction de ces deux notions est un indice de la nouveauté des pensées mêmes de Kant sur ces matières.²

Toutefois, si on peut certes affirmer que « les emplois de ces termes [Keim et Anlage; germ et predisposition] [...] ne peuvent pas être assumés comme occasionnelles »³, ce n'est pas pour autant que leur copieuse utilisation par le philosophe aura été toujours univoque, c'est-à-dire en conformité avec les définitions ci-dessus. De même, l'utilisation par Kant de germe, ce mot par excellence caractéristique de la théorie de l'évolution, ne signifie pas pourtant son adhésion au préformisme. Notons aussi que la signification de germe, « dans le sens de Haller-Bonnet », n'est pas en contradiction avec la signification que ce terme reçoit dans les écrits de Kant. Selon Bonsiepen: « Le germe [...] contient en soi le principe de la formation, mais non la formation

elle-même. »⁴ D'autre part, on lit dans un passage des *Considérations sur les corps organisés*, de Charles Bonnet:

[...] rien ne peut se développer qui n'ait été préformé. [...] Mais l'évolution n'exclut point par elle-même l'épigenèse. L'animal formé par *juxta-position* du concours des deux semences, subiroit ensuite la loi du développement.⁵

Malgré l'entière pertinence de l'approximation entre philosophie et science en ce qui touche le vocabulaire embryologique kantien, je pense qu'il est intéressant de se demander *si* et *dans quelle mesure* ces notions effectivement constituent « [...] la nouveauté des propres pensées de Kant sur ces matières ». Pour cela, il est utile de chercher, dans d'autres textes du philosophe, des passages qui puissent atténuer l'apparente *technicité* de ces définitions.

Or, d'après ce qu'on peut constater, il semble que ces définitions de germes et de dispositions naturelles ne furent plus employées par le philosophe ni prises rigoureusement en compte par lui. S'il en est ainsi, Kant n'aura pas maintenu la signification *une fois* attribuée à ces expressions-là, mais il aura pratiqué, au contraire, la pénétration sémantique mutuelle de l'une et de l'autre, ce que amortira une prétendue universalisation définitoire, la conver-

¹ KANT, VvRM, AA 02: 434.

² SLOAN, Philipp. R. Preforming the Categories: Eighteenth-Century Generation Theory and the Biological Roots of Kant's A Priori. *Journal of the History of Philosophy* 40:2; p. 236.

³ Ibid., p. 232.

⁴ BONSIEPEN, Wolfgang. *Die Begründung einer Naturphilosophie bei Kant, Schelling, Fries und Hegel: mathematische versus spekulative Naturphilosophie*. Frankfurt am Main: Vittorio Klostermann, 1997; p. 115.

⁵ BONNET, Charles. *Considérations sur les corps organisés*. Amsterdam: Marc-Michel Rey, 1762; I, p. 145.

tissant en rigidité seulement avulse. Ne pouvant pas le faire complètement aujourd'hui, je voudrais quand même souligner trois passages dans lesquels est suffisamment clair l'emploi *mêlé* de, respectivement, germe et dispositions, germe et disposition originaire, germe et disposition naturelle.

Le mal n'a [...] aucun germe particulier, parce qu'il est simple négation et consiste simplement dans la limitation du bien. Il n'est rien de plus que l'incomplétude dans le développement du germe du bien à partir de la rudesse. Mais le bien a un germe, parce qu'il est autonome. Ces dispositions pour le bien, que Dieu a mis dans les hommes, elles ont pourtant d'être premièrement développées par l'homme lui-même, avant que le bien puisse affleurer.¹

Capacités organiques de la nature se différencient bien de [capacités] mécaniques et [de capacités] chimiques. L'homme ne peut pas inspecter [einsehen] la modification organique de la matière. Pour éclaircissement, alors, on se sert du mot germe, c'est-à-dire, fondement ou disposition originaire.²

Dans le premier cas, correspondant à un passage des *Leçons de théologie rationnelle* [Volckmann], passage qui est confirmé par les *Leçons sur la doctrine philosophique de la religion* [Pölitz], on a comme qu'une relation de synonymie tacite entre germe et dispositions. Après le triple emploi de germe dans trois phrases subséquentes, Kant, dans la quatrième phrase des passages en question, le substitue par « [ces] dispositions ». Dans les deux cas, chacun des termes se heurtant au même objet,

à savoir, le « bien », il ne reste pas doute qu'ils y sont pris comme des synonymes.

Dans le second cas, dans un texte qui fait partie des *Leçons de physique* [Mrongovius], il ne s'agit pas d'un exemple de synonymie, mais plutôt d'une définition de germe, bien que limitée.

Enfin, dans le second paragraphe de la troisième section de l'opuscule *Des différentes races humaines*, un peu après, partant, de la définition reproduite plus haut et détachée par Sloan et Zammito, on lit:

Le hasard ou les lois mécaniques universelles ne peuvent pas produire telles adaptations. Ainsi, nous devons considérer ces développements occasionnels comme préalablement formés. Pourtant, même où ne se révèle pas quelque adéquation à fin, la simple capacité de propager son caractère particulier acquis constitue preuve suffisante qu'il y avait déjà un germe particulier ou une disposition naturelle pour cet effet dans la créature organique.³

Aussi, dans ce point, germe [particulier] et disposition naturelle sont pris comme synonymes, ou au moins la particularité de chacun n'est pas prise en compte devant la définition existante, un peu avant, dans le même texte.

En se référant au passage inaugurale de l'Analytique des concepts dans la première édition de la *Critique de la raison pure* [lequel passage, comme on sait, resterait inchangé],⁴ Zammito, dans un autre moment de son essai affirme que « [...] le langage de 1781 est, sans équivoque, une analogie *préformiste*. »⁵ Même

¹ KANT, RGV, AA 06: 45–46.

² Id., *Vorlesungen über Physik* [Mrongovius], AA 29: 118.

³ Id., VvRM, AA 02: 435.

⁴ Cf. id., KrV, AA 66; B 91.

⁵ ZAMMITO, op. cit., p. 57.

si Kant eût prétendu « [...] une analogie entre *préformisme* et philosophie transcendantale, et non entre la dernière et [l']épigénèse, »¹ cela ne signifie pas qu'il défendait la préformation [individuelle] ni non plus que l'épigénèse devait être refusée. En effet, à propos de l'analogie épigénétique du § 27 de la *Raison Pure*, Zammito s'interroge: « Pourquoi, pour la première fois, [Kant] aurait mis la préformation dans un contexte négatif et l'épigénèse dans un [contexte] considérablement et inéditement positif? »² Sans considérer la réponse, mais en regardant seulement les termes dans lesquels l'interrogation est formulée, on doit dire que, si on a en vue les *Reflexionen*, il n'y a aucune originalité dans ce passage, ni à propos d'un contexte négatif pour la préformation [individuelle], ni à propos d'un contexte positif pour l'épigénèse. Si on veut, on peut admettre que l'épigénèse n'avait pas *encore* été l'objet d'une contextualisation *si* considérable, non cependant que Kant l'eût *jamais* traité positivement. On peut dire le même à propos de la préformation [individuelle]. Considérés les *Reflexions*, par exemple, la 4275 et la 4851, lesquelles auront été manuscrites respectivement en 1770-1771 et 1776-1778, elles témoigneront contre l'affirmation de Zammito. Dans ce cas, le texte de A 66, – malgré peut-être le vocabulaire que l'introduit [maintenu dans B 91 et déjà intensifié dans les *Prolégomènes*] – ne pourrait pas, du fait que « [...] le langage de 1781 est, sans équivoque, une analogie *préformiste* », être tenu comme une sorte

de déclaration informelle de la position *alors* supposée *préformiste* du philosophe. Pour Zammito, toutefois, il est évident que, en étant ainsi, sa lecture s'harmonise toute entière avec la thèse de la « persistante ambivalence », renforçant aussi le *nervus probandi* qui la soutient, à savoir la dette de Kant envers Herder, dette qu'il aurait contracté en 1785, d'où, *alors*, sa *découverte* de l'épigénèse.

Il est vrai que seulement cinq ans après, en 1790, dans le § 81 de la troisième *Critique*, Kant concevra l'épigénèse comme un « système de la préformation générique ». Dans ce passage de l'œuvre, le philosophe indique l'opposition entre deux modalités de cause [occasionnelle et préétablie] et la distinction entre éduction et production dans la sphère commune de la préformation, subdivisée en préformation individuelle et préformation générique:

1. caractère occasionnel de la cause;
2. caractère préétablie de la cause;
 - 2.1 être organique comme éduct: système des préformations individuelles ou théorie de l'évolution; système des générés [Zeugungen] comme éducts; théorie de l'involution ou de l'emboîtement [Einschachtelung];³
 - 2.2 être organique comme produit: système des genres comme produits; système de l'épigénèse ou système de la préformation générique.⁴

¹ Ibid., p. 58.

² Ibid., p. 61.

³ Cf. id., KU, AA 05: 422–423.

⁴ Ibid.

D'autre part, selon Adickes, l'indication du philosophe obéirait aux divisions et sous-divisions suivantes:

1. théorie de l'évolution [préformation];
 - 1.1 théorie occasionaliste de l'évolution;
 - 1.2 théorie préstabliste de l'évolution;
 - 1.2.1 ovisme;
 - 1.2.2 animalculisme;
2. théorie de l'épigénèse.¹

Le cadre présenté par Adickes, sans être faux [bien que non exactement fidèle au texte kantien], renforce, pourtant, l'opposition entre la préformation [1] et l'épigénèse [2], tandis que, d'après Kant, il s'agirait plutôt d'opposer deux modalités de cause [occasionnelle et préétablie] et de distinguer l'éduct et le produit *dans le champ commun de la préformation* [subdivisée en préformation individuelle et préformation générique].

La formule préformation générique indiquerait-il une sorte d'accommodation entre le préformisme et l'épigénèse, voire la *crystallisation* de la persistante ambivalence du philosophe à propos des deux systèmes, ou plutôt, peut-être, la définition d'un mouvement éventuellement stimulé, par exemple, par les *Essais* de Tetens, œuvre qui, ayant été beaucoup prise en compte par Kant, justement propose une « épigénèse par évolution [Epigenesis durch Evolution] » ou « à partir de l'évolution [von der Evolution] »² S'il est un peu étrange que Kant ne le pas dise lui-même,

il est bien plus étrange encore – si on le prend comme défenseur exclusiviste de l'épigénèse – qu'il ne parle jamais de Caspar Friedrich Wolff et de sa *Theoria Generationis*, bien qu'il le fasse à propos de Blumenbach.

De toute façon, le fait est que l'épigénèse, « système de la préformation générique » en 1790, peut être, comme telle, la conclusion d'une tendance, ce qui pourrait expliquer la permanence, dans la *Raison pure*, de A 66 en B 91, et la friction de ce passage avec B 167, laquelle friction serait alors résolue trois ans après. Et je crois que c'est bien en raison de la dissolution de la contrariété apparemment radicale entre l'épigénèse et le préformisme que, dans la conclusion de ce même § 81 de la troisième *Critique*, Kant a pu écrire: « [...] avec le plus petit effort possible du surnaturel [mit dem kleinst-möglichen Aufwande des Übernatürlichen] », le « mode d'explication [Erklärungsart] » du « défenseur de l'épigénèse [Vertheidiger der Epigenesis] » « transfère à la nature tout ce qui suit dès le premier commencement [alles Folgende vom ersten Anfange an der Natur überläßt] ».³

III. Conclusion

En guise de conclusion, je voudrais seulement ébaucher quelques suggestions interprétatives à partir de ce que Kant lui-même a dit concernant la réunion entre l'inné et l'acquis, d'une part, et entre l'épigénétique et le préformé, d'autre part.

¹ Cf. ADICKES, *Kant als Naturforscher*. Berlin: Walter de Gruyter, 1925; II, p. 427-428.

² Cf. TETENS, op. cit., 2, p. 512.

³ KANT, KU, AA 05: 424.

Les indications du philosophe à ce sujet se trouvent toutes dans quelques-unes des ses *Reflexionen*. Cependant, elles ne prennent pas en compte la relativité de ces oppositions-là, une relativité qui les dissout enfin respectivement sous les formes d'une « acquisition originaire » et d'une « préformation générique ». Compte tenu de ce fait, on doit prendre les indications de Kant comme un témoignage d'une possibilité non explicitement développée, et non comme l'exhibition d'une association formellement établie entre le plan gnoseologique et le plan embryologique. Voici quelques-unes de ses indications sur ce point:

Crusius explique les principes réels de la raison selon le *systema praeformationis* (*g* à partir de principes subjectives); Locke, comme Aristote, selon l'*influxus physicus*; Platon et Malebranche, à partir de l'*intuitus intellectualis*; nous, selon l'*épigénèse*, à partir de l'usage des lois naturelles de la raison [...]¹

Si les concepts sont simplement *educta* ou *producta*. * préformation et épigénèse * (*g producta* ou par influx physique (*g* empirique) ou par la conscience de la constitution formelle de notre sensibilité et entendement à l'occasion de l'expérience; par conséquent, *producta a priori*, non *a posteriori*)²

Origine des concepts transcendants: 1. *per intuitionem mysticam*; 2. [*per*] (*g influxum sensitivum*; 3. *per*

praeformationem; 4. *per epigenesin intellectualem*. (*g intellectualia* intuitive ou discursive) [...])³

Le système logique des connaissances intellectuelles est [...] ou l'empirique ou le transcendantal: le premier, d'Aristote et de Locke; le deuxième, ou celui de l'épigénèse ou celui de l'involution; acquis ou inné. [...]⁴

Bien sûr, il faudrait commenter chacun de ces passages, — surtout peut-être le dernier, qui introduit des problèmes à propos de la signification de « transcendantal » et d' « involution » — ce qui pourtant n'est pas mon objet aujourd'hui. Ce que je voudrais suggérer, d'après ce que Kant l'a dit lui-même, c'est qu'on peut établir un rapport entre le développement des représentations élémentaires et le développement des corps organisés, en disant par exemple que: l'inné est pour les représentations élémentaires de la connaissance ce que les germes et les dispositions sont pour les corps organisés. Dans le plan gnoseologique, le développement se donne par moyen de l'« acquisition originaire »; dans le plan embryologique, par moyen de l'épigénèse. Avec cela, pourtant, il semble que l'inné qui caractérise le *Grund*, de même que ce petit morceau-là de « surnaturel [Übernatürlich] » rappelé au passage par Kant dans le § 81 de la troisième *Critique*, l'un et l'autre pourraient

¹ Id., Refl, AA 17: 492. D'après la datation de Adickes, cette réflexion aurait été manuscrite aux alentours de 1770-1771.

² Id., Refl, AA 18: 08. D'après la datation de Adickes, cette réflexion aurait été manuscrite aux alentours de 1776-1778.

³ Ibid., p. 12. D'après la datation de Adickes, cette réflexion aurait été manuscrite aux alentours de 1776-1778.

⁴ Ibid., p. 275. D'après la datation de Adickes, cette réflexion aurait été manuscrite aux alentours de 1780-1783 (probabilité majeure) ou de 1788-1789 (probabilité mineure).

être rapprochés respectivement des idées innées d'après Leibniz – « [...] des inclinations, des dispositions, des habitudes ou des virtualités naturelles [...] »¹ – et du processus de formation des corps organisés, selon ce que nous en dit l'auteur de la *Monadologie* dans un passage de sa correspondance avec Clarke:

Quant aux *Mouvements* des corps célestes, & plus encore quant à la *formation* des plantes & des animaux; il n'y a rien qui tienne du *Miracle*, excepté le commencement des ces choses. L'organisme des animaux est un *mécanisme* qui suppose une Préformation Divine: Ce qui en suit, est purement naturel, & tout à fait *mécanique*.²

S'il en sera ainsi, pourtant, on pourra dire, comme l'a fait une fois Gérard Lebrun: « [...] ce grand homme [Kant] était quand même avant tout un post-leibnizien. »³

All'origine della nozione kantiana di 'idea': il confronto con Johann Jakob Brucker

Mario Longo

Dipartimento di Filosofia, Pedagogia e
Psicologia, Università di Verona, Verona
(Italy)

I.

È nota l'antipatia di Kant per gli storici della filosofia, ai quali, in apertura dei *Prolegomeni*, si rivolge con sarcasmo chiedendo di lasciare in pace i filosofi e di dar loro il tempo necessario per portare a termine la loro opera prima di esprimere un giudizio⁴. D'altra parte, qualche ragione per essere risentito gli era offerta proprio da una sorta di congiura degli storici della filosofia del tempo che si erano sollevati contro la presunta originalità del suo "idealismo trascendentale", da Johann Georg Feder e da Christian Garve, autori della recensione-stroncatura della sua *Kritik der reinen Vernunft*, a Christoph Meiners e a Johann August Eberhard, per non parlare di Dieterich Tiedemann, il quale, attaccato e quasi aggredito dai kantiani, chiude-

¹ LEIBNITZ, God. Guil. *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. In: id., *Opera Philosophica*. Berolini: Sumtibus G. Eichleri, 1840; p. 196.

² LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm. "Cinquième Ecrit de M. Leibn." In: CLARKE, Samuel. *The Works of Samuel Clarke*. London: John and Paul Knapton, 1738; p. 667.

³ Lettre à moi-même du 21/12/89.

⁴ I. KANT, *Prolegomeni ad ogni futura metafisica che si presenterà come scienza*, a cura di F. Ciafardone, Laterza, Roma-Bari 1992, p. 40: "Vi sono dei dotti che hanno come propria filosofia la storia della filosofia (sia antica che moderna); non sono scritti per loro i presenti Prolegomeni. Essi devono attendere che coloro che si studiano di attingere alle fonti stesse della ragione, abbian conclusa l'opera loro; allora toccherà ad essi di dare al mondo la notizia dell'accaduto".